

Jean-François
Duval

Un amour anglais



ZOE

Poche

JEAN-FRANÇOIS DUVAL

UN AMOUR ANGLAIS

ZOE

Poche

Édition originale : *L'Année où j'ai appris l'anglais*,
Ramsay, Paris, 2006

Réédition en 2012 revue et corrigée par l'auteur

Pour la présente édition :

© Éditions Zoé, chemin de la Mousse 46,
CH-1225 Chêne-Bourg, Genève, 2023
www.editionszoe.ch

Maquette de couverture : Notter + Vigne
Illustration de couverture : © Dominik Eckelt,

Germany / www.n-d-e.de

ISBN 978-2-88907-239-2

ISBN EPUB: 978-2-88907-240-8

ISBN PDFWEB: 978-2-88907-241-5

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien de
la République et Canton de Genève,
et de l'Office fédéral de la culture.*

AVANT-PROPOS

Jean-François Duval, avec *Un amour anglais* (initialement paru sous le titre *L'Année où j'ai appris l'anglais*, Ramsay, 2006, prix Pittard de l'Andelyn), nous livre un magnifique roman d'éducation sentimentale et littéraire. Nous sommes en 1968, Chris passe six mois à Cambridge dans l'insouciance des *swinging sixties*, alors que la révolte envahit Paris. Pour lui, «la vraie force révolutionnaire» c'est le rock, auquel le roman emprunte son rythme (il se décline en chapitres brefs comme des 45 tours) et sa bande-son, d'Elvis Presley aux Rolling Stones en passant par les Beatles, Bob Dylan ou Little Richard. Le narrateur rencontre Mike, talentueux compositeur, le doux Harry, ou encore Simon et Maybelene, dix-sept ans. Avec elle, il va connaître l'amour, mais aussi une série de métamorphoses inattendues.

Violence des émotions, expérimentation et créativité folle : l'auteur restitue à merveille la grâce propre à un âge à l'orée du monde adulte, son énergie et ses élans, sa révolte et sa liberté, le tout dans le contexte de la guerre froide et du conflit du Vietnam. C'est aussi l'éloignement, géographique et linguistique, qui autorise cette liberté nouvelle : il est une

échappée qui permet à Chris de se réinventer loin des lourdeurs de l'identité passée. Formidable et unique aventure ! Ainsi l'anglais « nous inventait en même temps qu' [il] inventait notre relation – rien de ce qui a suivi ne serait arrivé, peut-être, si tout cela n'avait pas passé d'abord par la langue anglaise, pleine de nos hésitations, trébuchements, maladresses, pleine aussi de l'humour qui lui est inhérent [...] au point que je songe parfois que c'est vraiment cette langue qui m'a mis au monde une deuxième fois, et pour de bon. »

Anne Pitteloud

Texte paru dans *Histoire de la littérature en Suisse romande*, sous la direction de Roger Francillon, Zoé, 2015.

Écrivain et journaliste né à Genève, Jean-François Duval mêle subtilement les genres dans ses livres : la fiction romanesque, l'écriture voyageuse, le récit intimiste, l'interrogation amoureuse et philosophique. Il est notamment l'auteur de *Boston Blues* (Phébus, 2000, prix Schiller), *Kerouac et la Beat Generation* (Puf, 2012), *Bref aperçu des âges de la vie* (Michalon, 2017) et *LuAnne sur la route avec Neal Cassady et Jack Kerouac* (Gallimard, 2022).

To Mike R.,
Stevie Ray Vaughan,
Johnny Winter,
John Mayall,
And 123 bottles of Jack Daniel's.

« She was just
Seventeen
You know
What I mean. »

John Lennon et Paul McCartney
When I Saw Her Standing There

« Quiconque essaiera de trouver un sens
à ce récit sera poursuivi ;
quiconque essaiera d'y trouver une morale
sera banni ;
quiconque essaiera d'y trouver une intrigue
sera fusillé. »

Mark Twain
Les Aventures de Huckleberry Finn

« Nos yeux las cherchant encore, cherchant toujours,
cherchant ardemment à extraire de la vie ce quelque
chose qui, tandis qu'on l'attend encore, a déjà
disparu – a passé sans qu'on le voie, en un soupir, en
un éclair – en même temps que la jeunesse, que la
force, que le romanesque des illusions. »

Joseph Conrad
Jeunesse

Un an avant qu'Armstrong n'aille sur la lune, j'ai failli mourir. Nous avions découvert l'Écosse, nous revenions vers Cambridge. La radio jouait « Lady Madonna » des Beatles et « Guitar Man » d'Elvis. À la sortie d'un tournant, la Mini Cooper a quitté la route, défoncé un muret de pierres et s'est retournée. Simon avait trop serré son virage. J'ai pensé, voilà, c'est maintenant et c'est comme ça, j'ai dix-huit ans et je vais mourir. Ça a duré une éternité. J'entendais la tôle se froisser de plus en plus. La Mini n'en finissait pas d'être rejetée d'embarquée en embarquée, le mur partait en éclats, diffusait ses cailloux en tous sens, une explosion, un vrai big-bang en réduction. On s'est éjectés, Tim se tenait le ventre, Simon jurait, moi, sans ressentir aucune douleur, j'ai vu du sang jaillir de mon bras. Je n'étais pas tout à fait sûr d'être encore vivant. Dans le pré, à la sortie du trou qu'elle avait rondement

creusé dans le muret, la Mini ressemblait à une boîte de conserve compressée. Une ambulance est arrivée comme un cadeau surprise sur cette route isolée et déserte. Envoyée par qui ? On n'a jamais su. On nous a emmenés, sans nous faire l'honneur de la sirène, à quoi bon, route béante, ouverte sur l'enfer ou le paradis. Piqûre antitétanique, bandages. Simon s'excusait et s'excusait encore, c'était sa faute, il n'aurait pas dû céder à son démon familier, prendre tant de risques dans les virages. J'ai pensé que j'étais ressuscité ou que j'avais conclu un pacte amical avec le diable. Si j'étais mort, j'avais une nouvelle vie devant moi.

À Paris, l'émeute sourdait. Nous n'en savions évidemment rien. C'était avril 1968.

Je vivais depuis trois mois chez les Smith, une bonne dame et son dentiste de mari, la soixantaine, qui avaient beaucoup bourlingué, connaissaient presque tous les pays de la planète, au point que nous en avions fait un jeu à l'occasion des repas : j'énumérais des noms de pays, de régions, et ils répondaient par oui ou par non... La Chine, l'Antarctique, oui, oui, bien sûr, ils étaient passés par là. Ils racontaient leurs traversées de l'Afrique en jeep, l'URSS et son armée délabrée, la nécessité de contenir les communistes au Vietnam. « Si ce domino-là tombe, c'en est fini de l'Occident ! » À dix-huit ans, j'avais l'impression de ne rien savoir et de n'avoir rien fait, et Mr Smith me le laissait bien sentir. Depuis plusieurs jours pourtant, les dieux semblaient me considérer d'un autre œil, et j'avais connu de discrètes épopées. Au fil de notre voyage écosais, Simon, Tim et moi, n'avions-nous pas

dormi dans des auberges de jeunesse seigneuriales – de vrais châteaux parfois – et dans de ruisselants moulins à eau traversés de roues à aubes qui éveillaient les routards d'un crépitement de gouttelettes sur leurs visages ? À la pointe de John O'Groat, une sorcière revêche nous avait accueillis dans un *bed and breakfast* glacial. Tard dans la soirée, au moment de me glisser sous les draps, éberlué, j'avais senti la chaleur de trois bouillottes contre mes orteils – une bénédiction ! Accueil écossais, avais-je songé. Au matin, alors que nous entamions *eggs and bacon*, mes deux compagnons s'étaient plaints d'avoir grelotté toute la nuit, « sans même une bouillotte au fond des lits » ; une fille de chambre peu dégourdie, se méprenant sur ce que lui ordonnait sa patronne, m'avait jeté un premier bon sort. Cette année-là, décidément, la chance était avec moi. Ne pas la laisser passer.

Le soir, il m'arrivait de m'asseoir devant la télé en compagnie de mes hôtes. Mrs Smith servait alors le thé avec deux biscuits. J'en profitais pour tenter d'améliorer mon anglais. Quand je me réveillais vers 7 a.m., j'entendais Mr Smith s'exercer à l'ukulélé dans son petit cabinet privé et pousser des cris suraigus tout à fait délibérés et ridicules, c'était sa façon de chanter. Hormis moi, ces gens hébergeaient un certain Harry, venu lui aussi parfaire son anglais, un colossal Suisse alémanique aux cheveux coiffés en brosse, yeux gris-bleu, un mètre quatre-vingt-quinze, qui travaillait auparavant dans la banque, avait juste fini de payer ses galons de caporal à l'armée et descendait quasi journellement sa bouteille de Johnny Walker. Une solide constitution. À côté de lui, je me faisais l'effet d'être un nain.

Ma chambre avoisinait la sienne. Pour nous rejoindre – mais personne ne nous

rejoignait jamais –, il fallait escalader un étroit escalier. Au troisième et dernier étage de la maisonnette de briques, sur Lensfield Road, nos portes se trouvaient face à face. Compagnons de palier. Harry d'un côté, Tom Pouce de l'autre ? Dans ma tanière, un maigre radiateur glouton en pièces d'un shilling dispensait sa chaleur dans un rayon de cinquante centimètres. Je tirais mon fauteuil vers ses bienfaits, calais mes jambes de travers, genoux repliés contre l'accoudoir, et lisais *Justine* en traduction anglaise – l'édition française de Pauvert se vendait sous le manteau à Paris. Ma petite radio portative était toujours sur *on*, branchée sur *Top of the pops*: « Those Were the Days », « Winchester Cathedral », « Sunny Afternoon », le calamiteux Tom Jones et sa « Delilah »... et parfois des blues superbes, à n'en plus finir, Cream, John Mayall... Et Elvis qui, comme un diable ressorti de sa boîte, faisait décidément son come-back avec « Guitar Man ».

Quand j'avais débarqué à Cambridge au début de l'année, je n'y connaissais personne. Je m'étais dit, comme on s'imposerait une contrainte : fais une rencontre par jour, quelle qu'elle soit, et en peu de temps tu auras plein d'amis. C'était une résolution d'une mathématique imparable – pour un type comme moi, elle n'allait pas de soi. Quand j'ai quitté la ville six mois plus tard, je me suis promis de persévérer dans cette voie. Ça n'a plus marché. Je n'avais pu monnayer mon âme au diable qu'une seule et bonne fois. Je n'ai vécu qu'une saison dans ma vie, mais en état de grâce, peut-être précisément parce que j'avais un temps limité devant moi. Un cadre bien déterminé, où il m'était loisible de me recomposer, de me donner une forme nouvelle, de me rendre plus présentable à mes propres yeux. C'était une contrainte oulipienne : faire quelque chose à l'intérieur de ce temps-là, ou

crever. Là-bas, j'ai atteint des sommets, après quoi j'ai redégringolé jusque tout en bas. À Cambridge, j'ai été un autre, un type que je n'avais jamais été et qu'il m'est arrivé d'admirer : ce type a existé quelques semaines en tout et pour tout, puis il a disparu. Il est possible qu'aujourd'hui encore certains gardent souvenir de lui – et que quelques-uns, même, l'aient envié.

Mike avait mon âge et vivait quelque part en bordure de la ville, hébergé par un vague parent. Il était pauvre comme seuls savent l'être les Irlandais. Il avait une chevelure tout en boucles, coupée court, à la fois charbonneuse et déjà semée d'argent. Plusieurs de ses dents étaient fausses et ne tenaient que par la grâce d'un pivot. Quand l'une d'elles tombait inopinément, il se mettait à masquer sa bouche de sa main en déversant une flopée de jurons irlandais à ébranler les murs des pubs où tous les soirs nous descendions *half pint of bitter* sur *half pint of bitter*. Je l'avais rencontré trois jours après mon arrivée. Au début, il portait une sorte de cape noire qu'il a mise moins souvent par la suite, et il trimballait sous son bras une vieille guitare qui n'avait pas dû coûter lourd. Moi, j'étais fier de ma veste de velours à larges côtes qui venait de Carnaby Street, où s'habillaient les Stones et les

Beatles, et de mes cheveux mi-longs. Nous portions des Clarks. Les miennes étaient de cuir lisse, non pas de daim, et pour leur donner de la patine, une belle teinte ocre aux reflets cuivrés, Mike avait proposé de les faire flamber comme une omelette norvégienne. Ce fut notre première aventure, au lendemain de notre rencontre dans un pub, quand il me rendit visite dans ma petite chambre chez les Smith. J'avais sorti ma bouteille de Ballantine's, arrosé les pompes, il avait craqué une allumette, et mes Clarks étaient parties en autodafé, tandis que Mike s'extasiait sur ses propres godillots, auxquels il avait quelques jours plus tôt fait subir le même traitement, m'assurant que dans trente secondes j'en aurais de pareils. Il avait ensuite tiré l'instrument de son étui et, pour la première fois, j'avais compris de quoi il retournait quand on parlait de jouer de la guitare. J'avais refusé de toucher à la mienne, alors qu'il était justement venu pour ça, dans l'idée qu'on pourrait jouer ensemble. Plus tard dans l'après-midi, nous avons descendu comme des rois Regent Street pour inaugurer mes pompes brûlées, même s'il s'était mis à pleuvoir et que nous étions à peu près seuls à nous presser sur les trottoirs glissants.

La topographie de Cambridge reste gravée en moi. Du moins, telle que la ville se présentait en ce temps-là. Je n'y suis jamais retourné depuis, alors que je m'étais promis soit de vivre toute ma vie là-bas, soit d'y pèleriner quand le cœur me manquerait. J'habitais à son extrémité nord-est. Je commençais toujours par descendre la rue principale direction sud-ouest, passais devant Marks & Spencer pour gagner le centre. À mi-chemin, sur la gauche, il y avait un cinéma qui donnait alors *The Jungle Book*, tout juste sorti dans la version Disney. Je m'étais payé un ticket et j'avais beaucoup aimé, n'ayant pas revu un Disney depuis mes trois ans. Ensuite, ça avait été *Reflections in a Golden Eye* avec Elizabeth Taylor, puis *The Comedians* d'après Graham Greene. Au début, j'allais beaucoup au cinéma ; tout commence toujours par un jeu d'illusions. Un peu plus bas, on pouvait

pousser la porte du Varsity, un restaurant grec où je me suis rendu assez souvent, après avoir rencontré Simon, puis Maybelene. Plus loin sur la droite, proche du centre, le Wimpy, où je me contentais généralement de prendre un thé. À deux minutes de là, j'empruntais Green Street. On débouchait sur Market Place et son marché aux puces du samedi matin. On aimait bien y faire un tour, Mike et moi ; le soleil éclaboussait les bacs pleins de 33 tours pop superbes et même de vieux standards rock'n'roll de Cochran et Gene Vincent. Au coin de Market Place s'ouvrait encore un cinéma dont j'ai oublié le nom mais devant lequel, quand on y a passé *Far From the Madding Crowd* avec Julie Christie, patientait une foule bruisante : hommes en smoking et nœud pap, filles en robe longue, une immense queue s'étirait, contournant tout le bloc de maisons. Même file d'attente quelques semaines plus tard pour *Camelot* et les compères de la Table ronde. De l'autre côté de la place, dans une rue qui s'enfuyait, il y avait The Red Cow, un bouge pour groupes rock où je crois bien avoir entendu un soir Alexis Corner et John Mayall. Ensuite, la théorie des *colleges* le long de la Cam, l'impressionnant King's, mon préféré, avec le vaste quadrilatère gazonné de sa cour intérieure bordant la chapelle dont les portiques conduisaient vers la rivière et ses

berges adoucies de saules pleureurs, où les amoureux venaient s'allonger et s'embrasser, après avoir potassé Chaucer.

Les premiers temps, je retrouvais parfois le soir Harry au Criterion. Il dominait d'une tête toute la petite foule qui s'agitait dans le brouhaha du pub à rire, à causer, à commander des bières. Ses cheveux drus dressés en brosse contrastaient avec la mode de ces années-là. Ses yeux gris métallisé et perçants, lorsqu'on les rencontrait à l'improviste, au hasard d'un mouvement, démentaient totalement l'air balourd et superficiel qu'on pouvait lui prêter. Ses yeux faisaient crouler tout ce qu'on avait pu imaginer à son sujet, une volonté de fer y scintillait, et l'on comprenait d'un seul coup que, de Harry, on ne saisissait au fond rien. Harry, cela se lisait dans son regard, savait qu'il ne ressemblait pas à lui-même. Dans deux ans, on devinait que ce colosse aurait pris trop de poids ; en attendant, son aspect en imposait. Sa voix sonore, teintée en anglais d'un solide accent germanique, tonnait

contre le bois des parois, résonnait sur l'acajou du bar et ses traits s'éclairaient parfois de manière enfantine quand la porte s'ouvrait sur des visages familiers. Lorsqu'une fille se glissait dans l'entrée, c'était une Dominique, une Tina ou une Brigitte qui s'amenait avec un petit ami, Harry tirait immédiatement un billet du portefeuille qu'il tenait dans sa veste, réclamant haut et fort au barman les boissons qu'on voulait. Je ne savais si ses largesses étaient l'expression d'un art de vivre, de sa jeunesse expansive, ou une simple façon d'acheter des amitiés. La vie prenait des allures d'expédients. Brigitte cherchait pour une amie, débarquée ce vendredi soir de Londres, et dont on n'apercevait que les cils, un endroit où passer la nuit; et chacun se disait que s'il parvenait à saisir cette chance, la suite serait peut-être magnifique. Mais on n'y parvenait jamais.

Au hasard des pubs, quand l'un ou l'autre type accoudé au bar soulevait ferme sa bière, la tenait gaillardement à bout de bras, le silence se faisait, on comprenait qu'il allait se passer quelque chose, l'atmosphère se creusait et une voix jaillissait, une voix forte et éraillée, lourde de tout le passé des Îles, une voix grave, tendue et splendide où retentissait le fracas des vagues contre les récifs et toutes les mers battues par le vent. Je ne sais si l'on voit encore ce genre de scène dans les pubs d'Angleterre et d'Irlande. On se nourrissait de sel et d'embruns. Et dès que la chanson fabuleuse s'éteignait, dès que la voix mourait, un grand vide s'installait, puis le brouhaha reprenait, je me frayais un chemin dans la foule vers de nouvelles pints of bitter pour Mike et moi, afin de noyer les misères de nos dix-huit ans.

«Listen to that tune.» À la seconde où il disait ça, on savait que Mike tenait quelque chose sur sa guitare. C'était comme une bonne prise qui jaillit de l'eau et se débat au bout d'une ligne, un flash d'argent qui fait vaciller le regard, si fulgurant qu'on n'en croit pas ses yeux. Le miracle d'une prise ! Alors on observait comment Mike développait sa prise, comment il la ramènerait jusqu'à nous, en plein réel – jamais elle n'a décroché. Chaque fois, frémissante, elle traversait l'air, saisie pour toujours, et Mike la déposait avec les autres dans son répertoire, où elles continuaient de battre longtemps. Sacrée besace, emplie de vibrations. Quand j'ai commencé à écrire ce texte, c'est exactement cette sensation-là que j'ai voulu retrouver. «Listen to that tune... What do you think about that?» demandait-il, les yeux soudain accrochés à une mélodie invisible ; des rimes simples et bluesy fleurissaient